

QUELLES VALEURS POUR QUEL DEVELOPPEMENT ?

Habib El Malki*

I. Partir de la Crise

Différemment interprétée, la crise reste une réalité à dimension planétaire. Tout le monde s'accorde pour en souligner l'ampleur, la gravité et la durée. Bien entendu, la signification et les retombées de la crise sont variables d'un pays ou groupe de pays à un autre ; héritage historique, mode de développement et type de rapports entretenus avec l'Extérieur.

Bouleversant les schémas d'analyse considérés jusqu'ici comme immuables, désacralisant les modèles de développement, ébranlant fortement les systèmes de valeurs, la crise actuelle est bénéfique parce qu'elle porte comme "incertitudes" et en même temps par ce qu'elle annonce comme découvertes et exploits en science et en technologie.

Sous réserve de certaines conditions, la crise peut féconder une autre façon d'être et d'avoir.

En attendant l'émergence d'un nouveau mode de rapports avec soi-même, avec la nature et avec l'extérieur, quels sont les principaux enseignements que dégage la crise ?

a) La crise contemporaine annonce la fin de "l'Ordre Mondial" qui a prévalu au lendemain de la deuxième guerre mondiale. L'exercice, par les centres développés, d'un véritable pouvoir hégémonique dans le

domaine de l'Economie, de la technologie et de la culture, a façonné un monde où la dialectique de la dépendance l'a emporté très largement sur la dialectique de l'interdépendance. Le type de rapports à caractère censitaire entre les pays industrialisés et le Tiers Monde en est la meilleure illustration. Le résultat, c'est la marginalisation par rejet-absorption de tout ce qui n'est pas occidental.

b) la crise que nous vivons est plus qu'une crise économique: elle n'est pas réductible aux seuls dérèglements de la "mécanique" de production, d'échange, de répartition et de consommation.

Crise de valeurs? Crise morale? Crise de mutation civilisationnelle? Certainement. Reste à déterminer les directions et le contenu des bouleversements en cours !

Ce qui est important à souligner, c'est que la crise a permis de réhabiliter la dimension non-économique. Jusqu'ici, la rationalité dominante était la rationalité marchande déterminant valeurs, règles et types de comportement sociaux ! Tout lui est subordonné. L'idéologie qui en découle fait de la croissance une fin en soi, l'identifiant au développement de l'avoir, à l'accumulation des choses.

La prise de conscience de plus en plus aigüe des limites du développement matériel s'est accompagnée de la remise en cause de l'Occident comme porteur de culture et de valeurs universelles. Sur cette base, de nouvelles perspectives sont à explorer par le Tiers Monde!

c) La crise contemporaine appelle une nouvelle lecture du développement en tant que concept et en tant que pratique¹. D'un usage commode, le développement est devenu une notion fourre-tout. C'est pourquoi, elle ne cesse de se dévaloriser pour perdre son sens véritable.

La distinction croissance/développement opérée par Fr. Perroux n'a plus la même pertinence que par le passé. Les changements profonds que connaissent les régions du Tiers Monde les plus industrialisées ont provoqué des transformations de structure telles que le clivage entre ces deux notions a perdu de sa netteté. De surcroît, les formules largement consacrées au niveau international comme "pays en développement" suscitent plus d'une interrogation. Cependant, s'il existe une interaction continue entre le quantitatif et le qualitatif, la conception dominante a privilégié jusqu'à présent la dimension quantitative. D'où une vision tronquée de la réalité : l'accent étant mis sur la gymnastique du taux de croissance, critère macro-économique fondamental pour

apprécier les performances des économies nationales². Dans ce vaste champ technico- économique, l'homme n'est qu'une abstraction car tout est subordonné aux exigences d'une croissance croissante ! Les effets pervers de cette mystique de la croissance sont multiples : aggravation des distorsions, régionales et sectorielles, amplification des disparités sociales...

La croissance urbaine dans le Tiers Monde s'effectue très souvent dans l'anarchie, contre le monde rural qui est un facteur d'équilibre écologique, social et économique. Les grandes villes du Tiers Monde qui par leurs structures démographiques, ne sont que des segments de la campagne, participent fortement à la destructuration de l'espace. Ce mouvement est amplifié par une industrialisation en soi qui contribue - de manière perverse - à affamer ces pays. On ne peut prétendre à un accroissement soutenu de la production/consommation d'acier, de ciment, d'énergie ainsi qu'à l'édification d'une base économique solide sans que l'agriculture en soit le corollaire et le prolongement. A ces déséquilibres s'ajoute une très forte polarisation sociale favorisée par le mode de répartition des revenus qui, la crise aidant, lamine les couches moyennes et gonfle l'armée des survivants de "la pauvreté absolue".

Appréhender une réalité aussi complexe, souvent opaque, marquée par des ruptures à différents niveaux et dans plusieurs domaines, n'est pas une tâche facile. Parmi les formules avancées, on peut distinguer deux catégories : d'un côté, la catégorie des "formules négatives" : le mal-développement (René Dumont), le développement du sous-développement (André-Gunder Frank), le développement de la crise du développement (Edgar Morin)..., de l'autre, la catégorie des "formules positives" : développement auto-centré (Samir Amin), développement global, endogène et intégré (François Perroux), développement indépendant (Michelet). Toutes ces formules soulèvent les mêmes interrogations: le développement pour qui? Le développement comment? Comme elles ont un dénominateur commun: la répudiation de l'idéologie de la croissance qui asservit et médiatise tout à travers le marché, faisant de l'homme un simple objet qui réagit mécaniquement en fonction de règles préétablies³

En définitive, la crise a permis de remettre les choses à l'endroit en soulignant :

- les limites des démarches et interprétations qui ont pour fondement la primauté de l'économie,
- les dangers qui résultent de l'aggravation de la distance entre

l'économique et le non-économique,

.- le recul de la souveraineté de l'Occident en tant que modèle référentiel de développement.

II. - Retour au Non-Economique

Le non-économique n'est pas défini ici par opposition négative à l'économique. Comme il ne peut être totalement identifié à l'"anti-économique"⁴, formule traduisant un courant de pensée au début des années 70 qui a fait le procès de la croissance, dans la lignée des premiers travaux du Club de Rome, le non-économique n'est pas non plus réductible au culturel. Sinon, on tombe facilement dans l'excès inverse qui est le culturalisme.

Sur cette base, le non-économique représente un ensemble de facteurs non mesurables ayant trait à l'histoire, à la culture, aux valeurs, à l'accumulation subjective des peuples"... Echappant à la rationalité du calcul économique, il remet en cause les postulats de l'économie politique conventionnelle et particulièrement la prétention à l'universalité.

Ceci est d'autant plus vrai que la théorie de développement est née dans un contexte économique et socio-culturel qui est celui du monde capitaliste des années 50. Au-delà des tentatives d'adaptation au niveau des outils d'analyse et des grands schémas d'explication et d'interprétation, ce "péché originel" empêche une plus grande maîtrise de la réalité du Tiers Monde: la pertinence d'un corpus théorique, son pouvoir d'explication, sont fonction de son degré d'adhésion au mouvement du réel. Comment dans de telles conditions s'entêter à présenter l'économique comme une simple mécanique mue par l'intersection de variables technico-économiques tendant fatalement vers l'équilibre? Tout est conçu pour que cette "mécanique céleste" - car considérée comme naturelle et régie par des lois immuables - continue de fonctionner, faisant fi du temps et de l'espace, sans souci pour l'homme, souvent à son détriment.

Le Tiers Monde, à travers la crise actuelle, constitue un paradigme pouvant contribuer au renouvellement de la réflexion sur le développement⁵. Une telle démarche, nécessaire, se traduit par une remise en cause de plusieurs conventions, d'idées reçues, de vérités bien établies sur l'industrialisation, la réforme agraire, les nationalisations... Elle rappelle une évidence très tôt oubliée comme

quoi l'homme est plus qu'un être biologique. Elle dévoile au grand jour le conditionnement d'une opinion publique internationale qui a tendance à s'inquiéter plus des variations des taux d'intérêt, des taux de croissance économique ou du signe de la balance commerciale des grandes puissances industrielles que du sort de plusieurs dizaines de millions de par le monde vivant dans des conditions infra-humaines? Enfin, une telle approche donne un sens aux profonds craquements qui accompagnent la crise en soulignant le recul des "valeurs non marchandes", c'est-à-dire cet ensemble d'attitudes et de croyances ayant trait à la sacralité, à la symbolique, à la parenté, à la convivialité.

Il apparaît donc que le retour au non-mesurable est une démarche critique de l'économique. Elle permet de mieux comprendre les impasses auxquelles a conduit la transposition du modèle de développement dominant - avec toutes ses variantes - L'expérience récente a montré qu'un tel modèle est porteur d'une rationalité économique de plus en plus en conflit ouvert avec ce qui "fait" l'identité du Tiers Monde (héritage historique, patrimoine culturel, système de valeurs...).

Sa mise en oeuvre s'est traduite par le déclenchement d'un processus profond de destructuration prenant la double forme d'un développement-occidentalisation et d'un développement- exclusion⁶. Expression de l'idéologie moderniste, le développement-occidentalisation réduit le sous- développement - dans toutes ses dimensions - à une simple question de rattrapage. Donc se développer, c'est ressembler de plus en plus à l'Autre en adoptant ses propres normes de production, de consommation, de technologie, d'aménagement du territoire; c'est reproduire sa culture, ses valeurs,...: en fait accepter la banalisation-uniformisation. Une telle conception a conduit soit à des ruptures (le cas de l'Iran), soit à des tentatives d'assimilation partielle (le cas de certains nouveaux pays industriels). Mais dans l'un comme dans l'autre cas, le coût socio-culturel est très élevé car ce type de développement s'accompagne d'un vaste mouvement d'exclusion d'hommes, de femmes, d'enfants, du champ de la création matérielle ou immatérielle.

Dans ce sens, apprécier la plupart des expériences de développement du Tiers Monde en termes d'impasse sinon d'échec ne relève pas de l'idéologie. C'est un constat largement partagé.

La critique de la transposition du modèle dominant n'est pas sans rapport avec l'apparition de nouvelles formes de contestation d'ordre religieux ou/et d'ordre culturel. C'est le cas du fondamentalisme musulman - avec toutes variantes - qui traverse avec plus ou moins

d'intensité les pays arabo-musulmans.

C'est aussi le cas des revendications qui se cristallisent autour de la culture populaire.

Le rejet du modèle occidental par la grande masse des exclus de la croissance - à travers le non-économique - est significatif. Il soulève une question fondamentale concernant l'articulation de l'économique avec le non-économique: rapports de subordination, donc de conflits? Rapports de complémentarité donc d'équilibre?

La crise fait admettre progressivement qu'il ne s'agit plus de raisonner uniquement en termes de taux de croissance et de niveau de développement des forces productives.

Cette mystique de la croissance pour la croissance a perverti le sens de l'action de l'homme. Elle n'est pas étrangère à la crise des Etats du Tiers Monde, surtout des Etats neufs qui ont cherché à asseoir leur légitimité dans et par l'économique: orientation "productiviste" des plans de développement, grandes réalisations de prestige, création et/ou élargissement en soi des frontières du secteur public... Toute une symbolique à base matérielle pour susciter sinon favoriser l'adhésion des populations.

Par contre, la crise a développé, chez les Etats qui ont une épaisseur historique, plus le recours au "capital symbolique" qu'au capital matériel. Ce qui se traduit par une forte tendance à la retraditionalisation de la société à travers la dynamisation de valeurs anciennes tournées dans le sens de la conservation.

Ces deux formes de légitimation se sont révélées insuffisantes pour restructurer l'économie et la société du Tiers Monde sur des bases solides et durables.

Fuite en avant dans le cas de la légitimation par modernisation excessive! Fuite en arrière dans le cas de la légitimation par retraditionalisation de la société!

La conception de notre futur à travers l'émigration vers le passé - si glorieux soit-il - ou à travers une course d'imitation effrénée de l'Autre relève d'une vision erronée de l'histoire du développement.

Le recours au non-économique permet de mieux saisir la nature de la crise qui secoue le Tiers Monde. Crise de l'être? Crise de l'avoir?

Elle est paradoxalement plus une crise de l'être qu'une crise de l'avoir, c'est-à-dire une crise qui touche le Tiers Monde dans ses rapports avec l'autre, avec sa propre histoire et avec les "dieux de la nature". Crise aussi dans les rapports entre la Société et l'Etat en mal de légitimité!

Cette crise est-elle forcément accoucheuse de nouvelles valeurs, de nouveaux rapports sociaux?...

A quelles conditions est-elle potentiellement une source de progrès pour le Tiers Monde?

III. - La Conquête d'un Nouveau Statut de l'Homme

La recherche d'une nouvelle philosophie du développement est rendue nécessaire par la convergence de trois séries de facteurs:

a) La crise de la théorie du développement

Fortement "économiste", cette théorie réduit le développement aux "avancées" des forces productives : contenu et finalité de ce processus étant souvent évacués. Ce qui explique pourquoi les termes de la relation homme - développement sont inversés: l'homme est loin d'être considéré comme la valeur suprême de tout projet économique.

En même temps, la théorie du développement reste marquée par deux types de déterminisme : un déterminisme exogène privilégiant les facteurs externes dans la genèse du sous-développement d'un côté et de l'autre un déterminisme interne faisant croire que le sous-développement est une fatalité. Ces deux visions, partielles et erronées, ont largement influencé la conception des stratégies économiques mises en oeuvre. Elles éclairent les impasses auxquelles ont conduit la plupart des expériences de développement au sein du Tiers Monde.

b) Les impasses des expériences de développement :

Elles ne peuvent s'expliquer uniquement par un contexte international défavorable. La raison profonde est à rechercher dans les limites - sinon l'essoufflement - des différentes tentatives de transposition du modèle de développement dominant, lui-même en crise.

Au-delà des différences dues à la géo-politique, à la démographie, à la disponibilité en ressources stratégiques..., jamais le Tiers Monde, avec toutes composantes, n'a été aussi fortement intégré - dans des conditions d'inégalité croissantes - au marché mondial. C'est pourquoi la mise en oeuvre des variantes locales ou régionales du modèle dominant n'a abouti qu'à la reproduction de l'ordre de la dépendance.

c) L'échec des décennies de Développement, qui se sont révélées des décennies de paupérisation pour le Tiers Monde. Les récents rapports des organismes internationaux et régionaux soulignent, à des niveaux différents, l'aggravation de cette tendance qui se traduit par l'élargissement du fossé séparant les pays riches des pays pauvres.

Sur la base de ce constat général, la démarche consistant à rechercher une nouvelle philosophie pour un nouveau développement prend toute sa signification. Aboutir à la négation de tout ce qui pervertit un développement authentique qui serait synonyme "d'épanouissement, de libération et d'accomplissement"⁷ est une tâche complexe et de longue haleine.

Dans cette perspective, l'histoire du développement nous apprend que le problème des finalités est central: se développer pour quoi faire? La réponse ne peut être conçue sans intégrer la dimension des valeurs et particulièrement celles qui échappent à la rationalité du calcul économique.

C'est à cette condition qu'on peut dénoncer, de manière conséquente, les "ravages" engendrés par la diffusion du fétichisme marchand : la transformation de l'objet en "chose" et en marchandise, la destruction des cellules de solidarité et d'entraide à caractère familial ou villageois - sous l'effet des processus d'urbanisation et d'industrialisation anarchique, le rétrécissement continu du patrimoine culturel national corrélativement à l'introduction de sous-culture étrangères, l'impact négatif des technologies d'importation mal intériorisées par le corps social. Trois séries de conséquences en découlent:

- la destruction - au sens régressif du terme - car elle ne s'accompagne pas d'une recomposition de la société sur des bases avancées;
- la déculturation qui est un facteur important dans la perte de l'identité individuelle et collective;

- la désocialisation qui se traduit par la dissociation de l'homme du groupe et son atomisation⁸.

Destructuration, déculturation et désocialisation permettent de mieux mesurer le coût économique, socio-culturel et écologique de la transposition du modèle dominant et du fétichisme économique qu'il véhicule dans les différentes régions du Tiers Monde.

La gravité de ces problèmes repose avec acuité la question du nouveau développement. Cette idée, par définition critique, doit être conçue comme une vision particulière de l'homme et de la Société à travers la mise en place d'un projet global, s'articulant autour de quatre grandes interrogations:

- 1 - Qui décide? la question du pouvoir, de son organisation et de ses rapports avec l'économie et la société.
- 2 - Pour qui produit-on et comment produit-on quoi? En d'autres termes, quels types de production, avec quelles techniques et au profit de qui?
- 3 - Comment procéder à une réappropriation dynamique, tournée vers le progrès du patrimoine culturel - au sens large du terme - ?
- 4 - Quel type de rapport convient-il d'établir avec l'Autre?

La réponse à ces questions ne peut prétendre à l'universalité. Sinon, on tomberait dans le piège des modèles! Néanmoins, il est possible d'avancer quelques points de repère pouvant aider à faire progresser la réflexion dans cette voie:

1. Se définir à partir de Soi et non à partir de l'autre

Or jusqu'à présent, l'Autre continue d'être présenté comme le modèle référentiel et l'image de demain pour le Tiers Monde. Cette attitude traduit une double incapacité:

- incapacité de s'interroger de façon autonome sur son propre avenir,
 - incapacité - ou absence de volonté - d'opérer les transformations internes nécessaires pour soumettre l'Autre aux exigences d'un développement local ou régional intégré.
2. Révaloriser le système de valeurs permettant d'enrichir sa propre

identité par:

- l'exploitation de toutes les virtualités que recèlent les valeurs dites traditionnelles dans le sens de la novation;
- produire et développer les valeurs basées sur la tolérance, l'ouverture et la participation.

En effet, la conquête d'un nouveau statut de l'homme passe par l'édification d'une société nouvelle c'est-à-dire:

. une société de dialogue qui puise sa force dans le pluralisme avec toutes ses expressions: culturelle, politique, syndicale... Une société humaine qui se définit comme une société monolithique, détentrice d'une vérité absolue, est condamnée à l'éclatement et au dépérissement. C'est le mouvement unité - diversité qui est à la base de toute dynamique sociétale.

. une société participative qui trouve son équilibre et sa stabilité dans la recherche continue des voies et moyens pour garantir une participation efficiente de toutes ses composantes tant au niveau de la définition des choix, de l'exécution que du contrôle. C'est à cette condition que les plans de développement au-delà de leur perfection technique - ne se réduiraient pas à des coquilles creuses.

. une société d'innovation tournée vers le progrès qui serait le contraire d'une société d'immobilisme et d'auto-conservation.

Cela conduit :

- d'une part à rejeter le mimétisme qui est un handicap sérieux au développement de la capacité de créativité et d'innovation de la société.

En effet, survaloriser le rôle de l'Autre, c'est se dévaloriser soi-même. C'est d'autant plus dangereux que la culture dominante tend à "l'uniformisation techno-économique et la banalisation sociale" à travers le redéploiement de son propre modèle.

- d'autre part à rejeter le repli sur soi, souvent invoqué pour justifier l'auto-défense de l'identité. C'est là une attitude d'impuissance qui non seulement conduit à la sclérose mais aggrave les effets négatifs du fonctionnement de la loi du développement inégal des civilisations.

Dans le contexte actuel, parler de rupture avec l'Autre n'est pas à

confondre avec autarcie. Cela signifie contestation, remise en cause de l'Ordre Mondial tel qu'il existe - avec toutes ses dimensions (économique, technologique, culturelle, informationnelle...) - ainsi que des valeurs qu'il a produites. Une ouverture assumée ferait de l'Autre non pas un facteur de soumission et de sujétion - comme c'est le cas actuellement - mais un facteur de développement et de progrès.

Définir la nouvelle société par une société de dialogue, une société participative et une société d'innovation conduit à répondre à cette question: quel statut pour l'homme dans le développement?

La réalisation de ce vaste projet est du domaine du possible - D'autant plus que la crise actuelle, crise de mutation, est potentiellement accoucheuse de transformations qualitatives... à condition de concevoir le développement dans la solidarité, l'interdépendance et une plus grande justice économique et sociale.

Notes:

* Professeur à la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales - Université de Rabat, Maroc.

1. Voir C. Furtado - Le mythe du développement. Anthropos - Paris.

2. Voir P. Pascallon - Regards sur ce Temps-Réflexions sur: la Croissance. Ed. Cujas - Paris 1977.

3. Voir Fr. Perroux - Pour une philosophie du nouveau développement, Aubier/Presses de l'UNESCO, Paris 1981.

4. L'ouvrage de J. Attali et M. Guillaume portant le même titre est significatif à cet égard : l'Anti-Économique. P.U.F. Paris 1974.

5. Collectif d'auteurs - Le Tiers Monde dans la crise: quelles issues? Ed. Maghrébines - Casablanca - 1983.

6. Voir El Malki - Au-delà des chiffres - Quel Développement? Ed. Maghrébines - Casablanca - 1983.

7. Voir M.A. Sinaceur - Introduction à l'ouvrage de Fr. Perroux "Pour une Philosophie du Nouveau Développement" op. cit.

8. Jean Poirier - "Le patrimoine culturel traditionnel : les avoirs et la science" in "Le Point Critique". Charles Morazé et divers auteurs. I.E.D.E.S. Tiers Monde. PUF - Paris - 1980.

SUMMARY

The depth and duration of the present crisis calls for a new perspective on development. The challenge can no longer be limited to noting the "great strides" made by the productive forces - that is to growth per se - but that of formulating strategies which respond the questions such as: development for whom? and how?

Although the ideology of growth is largely accepted this is not the case for its methodological, conceptual and theoretical implications. In other words, it is still difficult to reinstate the non-economic dimension because of ideologically based premises, received ideas... etc.

However, a methodological shift which will give priority to non-economic dimensions and one which will take account of such qualitative dimensions such as history culture, values and people's collective wisdom etc. can but promote the economic dimension.

Such an approach has a double value:

- 1. It allows a better understanding of the specificity and limitations of the economic dimension of Third World societies.*
- 2. It underscores the validity of an analysis based on national social projections than those which are based on development models.*